

L'ARCHE *Editeur*

Henning MANKELL

Jeune chien fou

Traduit par
Gabrielle ROZSAFFY

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

JEUNE CHIEN FOU

De Henning Mankell

Traduction Gabrielle Rozsaffy
15, rue Martel
75010 Paris
tél : 01 44 79 04 65
06 81 97 25 41

©L'ARCHE EDITEUR

Pour les droits de représentation, s'adresser à :

L'ARCHE *Editeur*

86, rue Bonaparte

75006 Paris

tel : 00 33 1 46 33 45 44

fax : 00 33 1 46 33 56 40

contact@arche-editeur.com

August Strindberg
Emma Andersson (l'actrice)
Madame Stenholm (La propriétaire)
Siri von Essen.

Scène I

Le décor est le foyer des artistes au Théâtre Royal de Stockholm vers 1870. Lorsque la lumière augmente on aperçoit une pièce d'une élégance fanée. Des velours bleus, des miroirs, un cendrier duquel s'élève la fumée d'un cigare entrain de se consumer. Au milieu de la pièce Strindberg répète tout seul les pas d'un menuet. Il conduit une partenaire imaginaire par la main. Il s'exerce et compte les temps à haute voix : un, deux, trois . Strindberg porte un costume de scène. Il incarne un messenger dans une pièce qui se déroule à l'époque Elisabéthain. Sa silhouette est d'un comique involontaire. Il porte des collants trop larges et une culotte bouffante_usée. Une lance est posée contre le mur. Sur une table se trouve un parchemin. Strindberg répète quand l'actrice rentre dans la pièce. Elle a le même âge que lui mais elle n'est pas en costume de scène car elle n'a pas encore d'emploi. Au contraire de Strindberg, elle ne fait pas de la figuration. Elle travaille en tant qu'habilleuse et couturière au théâtre. Elle observe Strindberg qui ne l'a voit pas, soudain elle pique un fou rire, Strindberg se fige.

Strindberg :

Cette pièce est réservée uniquement aux artistes.

L'actrice :

(Sans broncher, en s'exprimant avec un accent faubourien très prononcé). Et d'habitude ils gueulent quand les figurants s'y faufilent. Le régisseur m'a ordonné de venir puisqu'un figurant s'est plaint de ses pantalons qui ont craqué. *(elle rit à nouveau).*

Strindberg :

Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

L'actrice :

Pardon. Ou est-ce qu'il faut recoudre ?

Strindberg :

(Montre l'entrecuise.) Ici, la couture.

L'actrice :

Enlève tes pantalons !

Strindberg :

Je ne peux pas !

L'actrice :

Pourquoi pas ?

Strindberg :

Je n'ai rien en dessous.

L'actrice :

Et tes collants ?

Strindberg :

Ils sont aussi troués.

L'actrice :

Je peux fermer les yeux. Quand est-ce que tu rentres en scène ?

Strindberg :

Dans deux heures. Au plus tôt.

L'actrice :

On n'est pas pressé alors.

Strindberg :

C'est plus mou que jamais ce soir. Le premier acte s'est prolongé de douze minutes. Le menuet que l'on danse après la deuxième pause n'a toujours pas été répété. Monsieur Oskarsson qui tient le rôle principal est complètement ivre. Toute la représentation est comme une ballade dans l'Enfer de Dantes. Et au fin fond de cet enfer il y a moi avec mes pantalons déchirés.

L'actrice :

Je trouve ça assez beau...

Strindberg :

C'est affreux ! Oskarsson est en coulisse pendant sept minutes lorsque les catholiques fomentent leurs conspirations. A ce moment-là, il baille, fume le cigare, lit les dernières nouvelles dans le journal. Aujourd'hui il a fait la remarque qu'il serait bienséant d'acheter des actions de la compagnie de chemin de fer. Ensuite il rentre en scène et ordonne de faire couper la tête aux conspirateurs. Je crois qu'il ordonne qu'on les décapite parce qu'ils n'ont pas été suffisamment intelligents pour acheter des actions! Aucune classe. Aucune sensibilité. Tout est mensonge là-bas sur scène. Il aurait très bien pu annoncer que ces actions étaient un parfait placement pour les spectateurs qui sont pleins aux as.

L'actrice :

Est-ce que le public sait qu'il baille ? Non. Qu'il est maniéré ? Oui. C'est pour ça qu'ils viennent. Enlève les pantalons maintenant ! Je te prête mon tablier pour te cacher derrière.

(Strindberg noue le tablier autour de sa taille et baisse ses pantalons. En attendant l'actrice fume le morceau de cigare, elle examine les pantalons.)

Qu'est-ce que tu as fait exactement ? T'as du bander comme un âne.

Strindberg :

Ils sont trop petits. Je leur ai demandé une autre paire. Cela m'a été refusé. Pourquoi ? Parce que je suis figurant et je ne compte pas. Qu'est-ce qui se passe si je n'entre pas en scène ? L'action s'arrête. Les premiers rôles sont perdus. Dans le pire des cas, il faut baisser le rideau et quelqu'un de la direction doit se précipiter et s'excuser auprès du public pour le malheureux incident.

L'actrice :

Tu es foutu à la porte et l'on prend quelqu'un d'autre.

Strindberg :

La couturière a-t-elle un nom ?

Je suis actrice.

L'actrice :

Qui raccommode les pantalons ?

Strindberg :

Et toi, qu'est-ce que tu fais ?

L'actrice :

J'attends mon entrée en scène.

Strindberg :

Tu répètes le menuet.

L'actrice :

Je suis venu au théâtre pour interpréter les grands rôles et non pas danser le menuet.

Strindberg :

Tu ne sais pas danser.

L'actrice :

Ce n'est pas vrai.

Strindberg :

(L'actrice se lève avec le fil, l'aiguille, le pantalon et lui prend la main).

Regarde comment il faut faire. Suis-moi... Un, deux, trois, un, deux, trois, tourne-toi... Tu ne sais pas ?

L'actrice :

C'est l'homme qui conduit.

Strindberg :

Mais on répète ! Pour que ce soit juste ! Pour que ce soit les pas exacts.

L'actrice :

(Strindberg se libère).

De toute manière il n'y a personne dans la salle quand le menuet commence. Ce n'est que lorsque Oskarsson pète en coulisse qu'ils arrivent en courant... Ça me dégoûte !

Strindberg :

Comment tu t'appelles ?

L'actrice :

August Strindberg.

Strindberg :

Je m'appelle Emma Andersson. Ce n'est pas un nom pour une actrice, j'ai l'intention de changer. Emma Lilja.

L'actrice :

Le talent ne réside pas dans le nom.

Strindberg :

Mais c'est le nom qu'on voit sur l'affiche.

L'actrice :

Tas façon de parler ne passera pas.

Strindberg :

(*Parle de façon maniérée sans difficulté*). Quand je suis sur scène je parle comme ça.

L'actrice :

Ce n'est pas naturel! Ça s'entend ! Si le langage ne vient pas de l'intérieur ça sonne faux.

Strindberg :

(*Malheureuse, reprend son accent faubourien*). Tu crois ?

L'actrice :

Je le sais. Le patois peut convenir lorsqu'on doit jouer un clochard, un provincial, un ivrogne ou des ouvriers qu'on laisse apparaître au lointain. La grande dramaturgie exige un autre langage.

Strindberg :

De toute façon ça sonne faux .

L'actrice :

Il faut amener le public à oublier la langue. C'est le contenu des mots qu'il faut mettre en valeur. On déshabille les mots, le public est transporté dans un monde qu'il n'avait pas soupçonné. C'est ce qu'on appelle l'art. Ensuite, dehors dans le froid, ils réalisent qu'ils ont été en visite dans un monde qui maintenant se trouve à l'intérieur d'eux-même.

Strindberg :

Ah bon...

L'actrice :

N'ais-je pas raison ?

Strindberg :

Je ne sais pas... J'ai du tout simplement rêvé d'être là sur scène dans un rôle de servante. Ou bien en vieille nourrice quand je commencerai à perdre les dents.

L'actrice :

Pourquoi ?

Strindberg :

(*De façon inattendue, réticente.*) C'est mon affaire.

L'actrice :

Bien sûr, la vie est l'affaire de chacun. Les pantalons sont prêts ?

Strindberg :

L'actrice :

Du calme. Il y a pratiquement deux heures jusqu'à ton entrée.

Strindberg :

J'ai plutôt envie de tout foutre en l'air. Ou bien rentrer à poil avec ton tablier autour de la taille. (*Strindberg prend la lance et le parchemin. Le rouleau de papier tombe par terre et reste sur le sol*). Voilà ! Aux putains de catholiques. (*Prenant une intonation « théâtrale »*.) « Votre Majesté, le Duc de York exige une réunion. Les perfides Catholiques complotent ... » Je me demande comment le publique réagirais ! Ils ne croiraient pas leurs yeux. Quoique Oskarsson se demanderait s'il était entrain de délirer. Ensuite je me faufile et je disparaîtrai...

(*Strindberg remet la lance à sa place et pose le parchemin sur la table. Une feuille de papier en tombe, l'actrice la ramasse.*)

L'actrice :

(*Lis à haute voix.*) « Je vais conquérir le monde, je vais »... Qu'est-ce qu'il y a écrit ? « Devenir petit ... »

Strindberg :

« Devenir pierre »...

L'actrice :

C'est toi qui a écrit ça ?

Strindberg :

Oui. Lis !

L'actrice :

Je dois terminer de recoudre les pantalons !

Strindberg :

Tu l'as dit toi-même qu'on avait le temps. Lis !

L'actrice :

... »Je vais conquérir le monde... »

Strindberg :

Lis à voix basse. Je sais ce qu'il y a écrit. (*L'actrice lis en marmonnant. Strindberg l'observe de façon inquiète, il essaie de deviner si ça lui plaît ou pas.*) Qu'est-ce que tu en penses ?

L'actrice :

Que tu as une drôle d'écriture...

Strindberg :

Oubli l'écriture ! Qu'est-ce que tu en penses ?

L'actrice :

(*Termine sa lecture.*) C'est pas très gaie

Strindberg :

Pas très gaie?

L'actrice :

Triste alors, si tu préfères ?

Strindberg :

« Triste ? » Mais il y a de la rage !

L'actrice :

Ah bon ?

Strindberg :

L'homme à qui l'on vient d'ôter sa couronne se dresse sur la montagne et maudit la méchanceté du monde. « Triste » ? Il se tient là ... Non, là... (*Strindberg monte sur la table où le cigare se consume.*) Il se trouve là dans la tempête et enrage si fort que les vents changent de direction. Il maudit. Il invoque. Ensuite il s'effondre et attend la mort...

L'actrice :

Ça devait être là où je trouvais ça triste... Qu'il devait mourir. Il est écrit qu'il n'a que 22 ans.

Strindberg :

(*Strindberg descend de la table et prend le morceau de papier de sa main.*)

C'est la fin d'une pièce...

L'actrice :

Comment commence-t-elle ?

Strindberg :

Il n'y a pas de début, ni de milieu. J'ai seulement réussi à écrire la fin.

L'actrice :

Quel est le sujet?

Strindberg :

Moi-même.

L'actrice :

Mais tu n'es pas un prince ?

Strindberg :

Non, Dieu seul le sait.

L'actrice :

Tu n'es pas non plus un acteur.

Strindberg :

Qu'est ce que tu veux dire par là ?

L'actrice :

Je l'ai vu quand tu étais là sur la table.

Strindberg :

Je ne supporte pas d'être insulté par une habilleuse.

L'actrice :

C'est que j'ai mal vu alors.

Strindberg :

La direction m'a fait savoir que je peux envisager de faire mes débuts. Je dois d'abord travailler ma voix, elle est trop faible. Je m'exerce en me promenant à Djurgården. Je gueule à en donner des crises cardiaques aux moineaux. Mon début sera différent. Le théâtre n'est pas naturel, il est plein d'artifice, comme Oskarsson. Il n'y a pas une seule intonation juste. Il utilise neuf gestes qu'il alterne. Après dix minutes, on peut prévoir quand ou et comment il va lever la main et poser les pieds. S'il est irrité il présente son profil gauche qu'il pense être le plus menaçant. Il s'entraîne là, devant la glace. Avant d'entrer en scène il prend place devant le miroir comme une poupée mécanique. S'il doit exprimer la joie il fait volontiers un petit saut de cabri, écarte les coudes sur le côté et jette la tête en arrière lorsqu'il rit. Ce qu'il aime par-dessus tout c'est mourir et il faut à tout pris que cela se déroule en avant scène au bord de la rampe. Même s'il a pris un boulet de canon en pleine poitrine, il lui faut 11 minutes pour mourir. Onze minutes ! Si on prend un boulet, on meure. On s'écroule sans prononcer un mot.

L'actrice :

Qu'est-ce que ça donne ?

Strindberg :

La vérité. L'acteur sur scène et l'être humain dans le monde et non pas Oskarsson avec ses neufs gestes et ses artifices.

L'actrice :

Pourquoi tu parles de lui tout le temps ?

Strindberg :

Parce que c'est de sa faute si c'est mou.

L'actrice :

Le public l'adore.

Strindberg :

Il faut leur apprendre à aimer autre chose.

L'actrice :

Ici !

Strindberg :

Merci. (*L'actrice lui tourne le dos, tire quelques bouffées du cigare. Strindberg enlève le tablier et remet ses pantalons.*) Je suis prêt.

(*L'actrice l'examine attentivement.*)

L'actrice :

Ils sont vraiment trop petits. Je ne peux pas y faire grand-chose. Je vais dans les coulisses pour observer.

Pourquoi ?

Strindberg :

J'apprends. Parfois je dois me retenir pour ne pas entrer en scène pour participer.

L'actrice :

Je n'y vais pas ce soir.

Strindberg :

Tu ne peux pas faire ça ?

L'actrice :

J'en ai assez.

Strindberg :

Le public a payé.

L'actrice :

Pour voir Oskarsson, pas moi.

Strindberg :

Ils ont payé pour voir la pièce !

L'actrice :

Strindberg :

Si le tumulte et le scandale, éclatent dans la salle, ce sera un meilleur spectacle que ce qu'on voit sur scène..

L'actrice :

C'est la première fois que je rencontre un figurant qui parle comme une diva.

Strindberg :

Tiens donc ? Est-ce que tu sais au juste ce que le mot « diva » signifie?

L'actrice :

Quelqu'un comme toi... Imbu de sa personne. PRETENTIARD

Strindberg :

Je n'ai jamais entendu ce mot. »PRETENTIARD ». ?

L'actrice :

Comme on dit en province...

Strindberg :

Mais tu viens de Stockholm.

L'actrice :

Oui...

Strindberg :

Tu ne veux pas en parler ?

L'actrice :

Non...

(Strindberg se place à la sortie et écoute, il imite ce qu'il entend.) « Je suis damné ».

L'actrice :

(L'actrice continue, elle connaît la pièce par cœur.) « Tu n'a qu'à t'en prendre à toi-même ».

Strindberg :

« Je vais à mort, la tête dressée »... Quelle banalité ! « La tête dressée ». Dressée sur quoi ? Un plateau ?

L'actrice :

Après c'est beau, lorsque la Reine entre en scène tremblant de rage.

Strindberg :

Elle tremble parce qu'elle est furieuse contre Oskarsson qui lui a volé sa réplique et qui fait des grimaces derrière son dos lorsqu'elle doit faire état de son irrésolution...

L'actrice :

(Hors d'elle.) Puisque tu détestes autant le théâtre qu'est-ce que tu fout là ?

Strindberg :

Cette pièce est tellement mauvaise. Qui l'a écrite ?

L'actrice :

Il s'appelle E.F Falmark.

Strindberg :

Il fait partie du comité de direction. C'est un grossiste, il vend de la poudre à canon par-dessus le marché. Il rêvait de théâtre dans le temps mais il était incapable. C'est pourquoi il a laissé tombé le théâtre pour la poudre à canon. Maintenant il s'est incrusté comme un serpent à la direction puisqu'il a racheté des créances sur les autres membres. Il écrit des pièces de théâtre et exige à ce qu'elles soient jouées sous un pseudonyme, en réalité il s'appelle Roslund.

L'actrice :

C'est lui ! Je ne l'aime pas ! Il vous pince les fesses dès qu'il peut. Il se rince l'œil quand les filles se changent dans les coulisses pour la danse. Mais la pièce est bien.

Strindberg :

Elle est horrible.

L'actrice :

Écris mieux toi-même alors !

Strindberg :

Je vais le faire. À propos de cette pièce, de toi et moi. Deux personnes qui se rencontrent dans le foyé des artistes pendant la représentation, l'amour naît...

L'actrice :

Pas du tout !

Strindberg :

Il y a de l'amour dans la pièce. Une révolution contre le théâtre qui ment. À la scène finale, ils sont partis et le régisseur entre en scène, il est fou furieux.

L'actrice :

Il n'y a que trois personnes sur scène ? C'est ennuyeux, la pièce ne se jouera que deux fois.

Strindberg :

(Ne se laisse pas interrompre – dans sa lancée.) ...Mais il comprend. Le régisseur réalise que les jeunes acteurs ont quitté le théâtre pour protester. Il réalise que quelque chose de nouveau se prépare. Ensuite il prend le cigare, éternue et le rideau tombe.

L'actrice :

Pourquoi il éternue ?

Strindberg :

Parce que c'est inattendu. J'écris ce que personne n'attend.

L'actrice :

Ça veut dire quelque chose s'il éternue ?

Strindberg :

Qu'il fait froid et qu'il y a des courants d'air au théâtre.

L'actrice :

Elle a un nom cette pièce ?

Strindberg :

Elle pourrait s'appeler « La chambre Bleue ».

L'actrice :

C'est bien ! Ce n'est pas mal du tout. Comment ça commence ?

Strindberg :

Il faut donner le ton. On a une minute, une minute pour capter l'attention du public. Tu es assise là, entrain de réparer une paire de pantalon.

L'actrice :

On ne peut quand même pas commencer avec une servante entrain de coudre ?

Strindberg :

Bien sûr que si. Si on le fait de façon dramatique. Tu couds...Rapièce des pantalons ! Mon Dieu, on a tout ce qu'il faut là ! Les pantalons de qui ? Pas ceux d'un imbécile de figurant mais ceux du rôle principal et celui qui est aimé en secret. Tu tiens ses pantalons comme si tu touchais son corps, secrètement. Tu comprends ?

L'actrice :

Non... Mais c'est un peu salace...

Strindberg :

N'interrompt pas maintenant. Qui es-tu ? Tu es toi-même.

L'actrice :

Je ne suis pas un rôle, je suis une personne.

Strindberg :

Que je sois damné si ce n'est pas la même chose !

L'actrice :

Je ne veux pas en être ! Je descends dans les coulisses.

Strindberg :

Tu ne peux pas partir quand je suis entrain d'écrire pour toi une pièce dans laquelle tu as le rôle principal !

L'actrice :

Je ne veux pas un rôle principale qui tripote une paire de pantalons !

Strindberg :

(Légèrement désabusé.) Non, non. Assieds toi et coud. Je m'occupe du texte. La pièce est vide. Je suis dans les coulisses et j'attends mon entrée. Couds !

L'actrice :

Quoi ? Qu'est-ce que je dois coudre ?

Strindberg :

Fais semblant ! *(Strindberg sort.)*

L'actrice :

Tu sors là ?

Strindberg :

(Montrant sa tête.) Je vais faire une entrée dans ma propre pièce. *(L'actrice mime la couture, Strindberg entre en scène. Il a un poignard planté dans la poitrine. Il observe l'actrice comme si la pièce était en cours. Avec des gestes exagérés, il retire le poignard, le laisse tomber à terre et se jette dans les bras de la jeune femme.)*

L'actrice :

Qu'est-ce que tu fais ?

Strindberg :

Je meurs.

L'actrice :

C'est aussi prévu de me peloter les seins ?

Strindberg :

Tu dois répondre : »Tu ne meurs pas ! «

Lâche-moi !

L'actrice :

« Tu ne meurs pas ! » Dis-le !

Strindberg :

Tu ne meurs pas !

L'actrice :

Ne murmure pas les mots, cri!

Strindberg :

« Tu ne meurs pas ! ».

L'actrice :

(*Strindberg se lève.*) Bien. Assez bien ! La pièce commence comme ça. On est propulsé dans l'histoire, on est captivé. On se demande ce qui va se passer et non pas comment ça va se terminer.

Strindberg :

Je me le demande aussi. Qu'est-ce qui va se passer ?

L'actrice :

La fille qui coud à un secret. Un jour, elle est allée au théâtre pour demander du travail, n'importe quoi. Le régisseur a vu qu'elle portait des vêtements usagés et la laisser entrer dans le temple par charité.

Strindberg :

Ça ne s'est pas du tout passé comme ça.

L'actrice :

Comment ça s'est passé alors ?

Strindberg :

Pourquoi montrer au théâtre ce que les gens ne veulent pas révéler ?

L'actrice :

Répète ce que tu viens de dire !

Strindberg :

Quoi ?

L'actrice :

Ce que tu viens de dire... »Pourquoi montrer au théâtre ce que les gens ne veulent pas révéler ? » C'est exactement ce que je veux dire ! Tu dis ce que je pense.

Strindberg :

Je vais dans les coulisses maintenant. Ça me donne mal au ventre tout ça.

L'actrice :

Tu ne peux pas partir !

Strindberg :

Qui va m'en empêcher ?

L'actrice :

Moi.

Strindberg :

Comment ?

L'actrice :

(Strindberg la saisie.) Je peux te retenir.

Strindberg :

Lâche-moi ! Je vais crier ! Lâche-moi !

L'actrice :

Je ne te lâcherai pas tant que tu n'auras pas dit que tu resteras là jusqu'à la fin !

Strindberg :

Lâche-moi !

L'actrice :

Non !

Strindberg :

(L'actrice frappe Strindberg de sorte qu'il tombe par terre. Il ne s'attendait pas à une si vive réaction.)

Personne ne me touche, personne ! Sache-le ! Tu vas me foutre la paix. Tu comprends ? Personne !

L'actrice :

(Strindberg se lève péniblement.) Je ne voulais pas te faire du mal.

Strindberg :

Personne ne me touche. Personne... Jamais...
(L'actrice est hors d'elle. Strindberg l'observe.)

L'actrice :

(Prudemment.) La pièce continue comme ça. »Personne ne me touche ».

Strindberg :

Ce n'est pas une pièce.

L'actrice :

Le public retient son souffle. Il ne sait pas ce qui va arriver ...

Strindberg :

L'actrice :

Si on croyait en Dieu, que lui demanderait-on? Pourquoi a-t-il doté l'homme de la capacité de mentir ! Parce que nous avons besoin du mensonge pour être des hommes ? L'animal ne ment pas, mais l'homme ! L'être humain qui ment! Qu'avons-nous au bout des mains ? Des ongles et non pas des griffes. Elles sont là dans le cœur, dans la tête, les griffes avec lesquelles nous déchirons. Des griffes qui sont les mensonges. Je ne les ai pas vues, seulement les ongles bien manucurés. Les ongles de celui qui se tenait devant moi à Slussen, là où je vendais des étoiles de Noël. Il en a acheté quatre et il a payé bien plus qu'il ne devait. Le lendemain il était à nouveau là et moi je ne voyais que les ongles. Il avait un manoir jaune qu'il m'a dit. Un manoir qui se trouvait en dehors d'une ville qui s'appelait Skara et il avait besoin d'une nurse qu'il m'a dit. Pourquoi moi ? Je ne lui ai pas demandé. Je ne voyais que les ongles. Il m'a souri. Il n'avait pas le regard fixé sur ma poitrine, il ne se passait pas la langue sur les lèvres. Quel allait être mon salaire ? L'équivalent de la vente de cent étoiles de Noël par mois, une chambre à moi toute seule et seulement garder des enfants...

(Strindberg prend des notes au dos de la feuille sur laquelle il avait noté la fin de sa pièce.)

Je suis partie. Je n'ai rien dit à personne, je suis tout simplement partie. Nous sommes arrivés à ce manoir qui était plus petit qu'il avait dit. Mais il était jaune et il y avait un jardin et ça ne sentait pas la merde partout, il n'y avait pas de clochard qui vomissait dans les coins de rues. Il me regardait gentiment tout le temps... C'était le soir. J'ai demandé où étaient les enfants, il m'a dit qu'ils dormaient, je lui demandais pourquoi la maison était vide, il m'a dit que tout le monde dormait. Il m'emmena dans une pièce, je suis allée me coucher, je me suis endormie. Tout d'un coup, il était sur moi, ses ongles s'étaient transformés en griffes, il me serrait la gorge et il m'étranglait en abusant de moi... Il m'a enfermé dans cette chambre, les volets étaient condamnés par des planches clouées. Un serviteur qui ressemblait à un singe venait tous les matins et le soir m'apporter de la nourriture. Il y avait quelque chose dans le plat qui faisait que je dormais presque tout le temps et tous les soirs, il abusait de moi. Je ne sais pas pendant combien de temps ça a duré, mais un jour, je me suis rendu compte que j'étais enceinte. Alors j'ai arrêté de manger et je me suis coupé les veines avec un morceau de verre, je voulais mourir. Mais le singe m'a pensé le poigner, j'ai survécu et quelques nuits après avec l'aide d'un morceau de fer du lit, j'ai réussi à ouvrir un volet et m'enfuir. C'était la nuit, j'ai escaladé en m'aidant d'un tuyau de descente ensuite j'ai couru jusqu'à ce que je me sois mis à saigner du nez. J'ai été secouru par des personnes qui vivaient dans une petite ferme et là j'ai aussi perdu l'enfant. Ils avaient peur de cet homme qui vivait dans la maison jaune car il avait l'habitude de lâcher les chiens sur les fermiers rien que pour se distraire. Je suis vite partie et j'ai réussi à me rendre jusqu'à Göteborg. À ce moment, j'ai piqué le portefeuille d'un ivrogne qui essayait de m'emmener dans les bois. Je suis retournée à Stockholm et mon père ne m'a jamais demandé ce qui m'était arrivé. Il ne faisait que me regarder et ma mère pleurait parce qu'elle comprenait sans savoir ce qu'elle avait compris... Et je suis arrivée ici. *(S'adressant à Strindberg.)* Mais j'étais entière et pure quand je me tenais devant le portail. J'ai obtenu ce travail après avoir fait un essai de couture pour montrer que j'en étais capable.

Strindberg :

Fantastique ! Une pièce entière...

L'actrice :

Qui ne sera jamais jouée.

Strindberg :

Tu comprends maintenant ce que je cherche? La vérité !

L'actrice :

Qui veut l'entendre ?

Strindberg :

Il faut la servir avec de la crème.

L'actrice :

Comment on fait ça ? Servir un viol avec de la crème ? (*Soudain.*) Je ne t'aime pas.

Strindberg :

Pourquoi?

L'actrice :

Tu es ignoble ! Je ne supporte pas que tu m'extorques une histoire que personne ne devait entendre. Je ne veux pas y penser. Chaque jour, dès que je me réveille jusqu'à mon sommeil je passe mon temps à essayer d'oublier.

Strindberg :

Cet homme à du avoir un nom.

L'actrice :

Pourquoi tu me tortures ?

Strindberg :

Pourquoi tu te fais du mal toi-même ?

L'actrice :

Homan...

Strindberg :

Un noble...

L'actrice :

Le singe qui était à son service l'appelait « monsieur le baron ».

Strindberg :

Un baron... Fin de race, le visage pâle, le sang fin, une famille en perdition. Quel était son prénom ?

L'actrice :

August.

Strindberg :

Quoi ?

L'actrice :

August.

Strindberg :

Effectivement on peut abuser de mon nom. Comment s'appelait le manoir ?

L'actrice :

Värna.

Strindberg :

Dans un manoir à Värna dans la région de Skara se trouve un baron portant le nom d'August Homan. L'histoire se répète. Les pauvres sont dépouillés, corps et âme par les riches. Et tu veux oublier cette histoire ? Tu ne veux

pas qu'on montre ça sur une scène de théâtre ? Tu préfères faire de la couture comme une servante dans un vulgaire Vaudeville à la française? C'est ça que tu veux ?

L'actrice :

Je ne sais pas... Je crois que je suis entrain de devenir folle... Je dois recoudre les pantalons d'un figurant et après je ne comprends pas ce qui arrive... *(Elle regarde Strindberg.)* Qu'est-ce qui se passe ?

Strindberg :

Tu racontes quelque chose qui touche tous ceux qui écoute.

L'actrice :

Si je n'avais pas été aussi stupide...

Strindberg :

Tu voulais t'élever, tu voulais sortir de cette misère.

L'actrice :

Pourquoi je te raconte tout ça ? Je ne te connais même pas...

Strindberg :

Parce que je suis à l'écoute!

L'actrice :

Tu me fais peur... Qui es-tu ?

Strindberg :

Un figurant.

L'actrice :

Non... Tu es quelqu'un d'autre ... Je ne veux plus être ici... Il faut que je parte !

SCÈNE II

(L'actrice quitte la pièce. Strindberg ouvre la porte qui mène à une chambre de bonne. Il tient un paquet dans la main. La pièce est pauvrement meublée. Il y a là un bureau branlant, du papier éparpillé sur le sol. Le portrait du père de Strindberg est accroché au mur. La femme du propriétaire se trouve dans la pièce. Il est difficile de définir son âge, cinquante ou plus. Elle est emmitouflée dans des vêtements d'hiver, qui lui fait une silhouette épaisse. Elle se tient près du bureau de Strindberg entrain de lire ses écrits. On voit combien elle est stupéfaite de ce qu'elle apprend. Elle est tantôt stupéfaite, horrifiée et à la fois fascinée contre son gré. Ils se découvrent mutuellement.)

Strindberg :

Comment êtes-vous entré ici ?

La femme du propriétaire :

Avec une clé.

Strindberg :

Il n'y a qu'une seule clé et c'est moi qui l'ai. Qui êtes-vous ?

La femme du propriétaire :
Il y a deux clés. Vous en avez une et le propriétaire à l'autre.

Strindberg :
C'est lui qui vous envoie ?

La femme du propriétaire :
Je suis sa femme.

Strindberg :
Cela ne vous donne pas la permission d'entrer n'importe quand.

La femme du propriétaire :
Strindberg est en retard d'un loyer.

Strindberg :
Je règle mes affaires avec Monsieur Stenholm lui-même et non pas sa femme.

La femme du propriétaire :
C'est Monsieur Stenholm qui m'envoie, il est souffrant.

Strindberg :
En général il est sur pied à la fin du mois quand il faut exiger le loyer.

La femme du propriétaire :
Mon mari ne mérite pas ces sarcasmes. Il a eu beaucoup de patience avec vous, Strindberg. Aucun loyer en tant voulu, toujours des plaintes sur les courants d'air de la fenêtre ou sur la cheminée qui fume.

Strindberg :
Il y a des putains de courants d'air et de la fumée partout. Qu'est-ce qu'il a le vieux ?

La femme du propriétaire :
Il a la goutte et du mal à respirer.

(Strindberg la regarde d'un air inquisiteur.)

Strindberg :
Est-ce que Madame Stenholm croit en Dieu ?

La femme du propriétaire :
Pardon ?

Strindberg :
Madame Stenholm devrait savoir que la goutte atteint les personnes qui ont malmené leurs prochains. Le fait de louer une telle chambre ou parfois on se réveille couvert de neige et la barbe entièrement gelée ! Si en plus il a

du mal à respirer ! Il a monté trop d'escaliers pour exiger des loyers exorbitants. Ce n'est pas la goutte, Madame Stenholm, c'est l'avarice qui l'a conduit au lit !

La femme du propriétaire :

Monsieur Strindberg va en plus de ça être insolent envers une vieille personne malade ? Monsieur Strindberg doit quatorze couronnes de loyer plus trois couronnes pour le bois.

Strindberg :

Je vais payer.

La femme du propriétaire :

Je ne partirais pas d'ici tant que je n'aurai pas eu l'argent.

Strindberg :

Voyez-vous quelque chose ici qui ressemble à de l'argent ? Quelque chose qui peut se vendre ou bien mettre au clou? (*Strindberg décroche du mur le tableau de son père.*) Je peux donner ça en gage !

La femme du propriétaire :

Qui est-ce ?

Strindberg :

Mon père.

La femme du propriétaire :

Est-ce que Strindberg va mettre en gage son propre père ? Il y a des limites à l'insolence ! Vous devez bien avoir de l'argent quelque part. (*Elle commence à fouiller dans les papiers sur la table. Strindberg réagit immédiatement.*)

Strindberg :

Ne fouillez pas dans mes affaires !

La femme du propriétaire :

Qu'est-ce que vous écrivez au juste ? Vous gagnez de l'argent avec ça ? Des saletés, voilà ce que c'est !

Strindberg :

Il est punissable de lire les écrits des autres en cachette.

La femme du propriétaire :

Ne pas payer le loyer l'est aussi!

Strindberg :

Je vais payer, mais pas aujourd'hui. Je dois terminer d'écrire après je le vendrai.

La femme du propriétaire :

Qui achète des cochonneries pareilles ? Si au moins Strindberg avait écrit quelque chose de moral, d'édifiants, de beaux petits poèmes. Mais ça...

Strindberg :

(*Qui prend un papier sur la table.*) Ça ? À propos de la fille qui habite dans un trou à rat derrière un bistrot et qui invite les étudiants pour baiser. Voilà... Ses tarifs. « Enlever le haut, cinquante centimes, soulever la jupe »...

La femme du propriétaire :

Je ne veux plus entendre !

Strindberg :

Ça se vend.

La femme du propriétaire :

Qui achète ça ?

Strindberg :

Votre mari par exemple.

La femme du propriétaire :

Vous avez l'intention d'accuser mon pauvre mari malade ?

Strindberg :

Chaque mot est vrai ! Il s'est avéré que Monsieur Stenholm a préféré ces textes plutôt que de l'argent. Il m'a même raconté un rêve qu'il a eu. À propos d'une jeune femme qui dormait près de la cuisine. Une nuit, il se lève pour boire un verre d'eau et tombe sur la jeune femme en nuisette qui s'est montrée partante pour se déshabiller. Ce rêve, il a voulu par écrit et il l'a eu en détail et bien croustillant.

La femme du propriétaire :

Et Monsieur Strindberg veut que je crois tout ça ?

Strindberg :

Je ne veux rien du tout. Je dis simplement ce qu'il y a.

La femme du propriétaire :

Strindberg va payer tous les loyers qu'il doit ici et maintenant. Et Monsieur Strindberg peut commencer à chercher un autre logement. Monsieur Strindberg est congédié.

Strindberg :

Merci...

La femme du propriétaire :

Tu crois que c'est facile de trouver un logement à Stockholm ? Les gens se serrent comme des sardines pour avoir un toit au-dessus de leurs têtes !

Strindberg :

Je ne me souviens pas d'avoir autorisé à ce qu'on me tutoie?

La femme du propriétaire :

Pour qui tu te prends? Comment t'es-tu présenté déjà lorsque tu voulais louer ? « Surnuméraire extraordinaire à bibliothèque Royale ». c'était un mensonge, Stenholm t'as cherché quand tu n'avais pas payé le loyer depuis trois mois, il a appris que tu ne travaillais plus là, que tu travaillais en tant qu'auteur indépendant. (*Pointe le doigt sur le papier.*) Ces cochonneries te donnent tel un titre ?

Strindberg :

Le titre d' «auteur indépendant » ! Madame Stenholm, quel est votre titre ? Marié à un porc radin qui loue des vieux greniers qui risque de s'enflammer en prétendant que c'est une habitation ! Qu'est-ce que ça a comme titre ? Ça n'a aucun titre ! Ça vaut la prison ! Mais les travailleurs qui triment pour que les bourgeois puissent briller dans leur petit confort, il faut bien qu'ils vivent quelque part. Autrement ils vont mourir de froid. Et qu'est-ce qui se passe alors ? Au diable ! Je ne paierais plus de loyer, par contre je vais écrire un reportage.

La femme du propriétaire :

Strindberg ne nomme personne. Je vous poursuivrai en diffamation!

Strindberg :

« Concernant la situation de l'habitat pour ceux qui sont dans le besoin à Stockholm. Les locataires usuriers, les parasites. Un reportage de J.A Strindberg qui lui-même a côtoyé la misère de près. » Je n'ai pas la goutte, c'est pire. Mes pensées sont gelés ! Je n'arrive pas à penser clairement. Ma tête est comme un marécage gelé jusqu'au fond. Et madame a le culot d'exiger de l'argent pour ça ?

La femme du propriétaire :

Strindberg sera expulsé demain matin.

Strindberg :

Ce n'est pas possible.

La femme du propriétaire :

Mais si, c'est parfaitement possible. Je fais une faveur à Monsieur Strindberg. Je l'empêche de mourir de froid.

Strindberg :

Je peux calfeutrer les fenêtres moi-même, mais en ce qui concerne la cheminée, il faut un ouvrier.

La femme du propriétaire :

Paie le loyer et je fais venir un maçon.

Strindberg :

Je pourrai dans trois jours.

La femme du propriétaire :

Tu n'as même pas un acompte ? Tu dois certainement pouvoir emprunter à ton père.

Strindberg :

Plutôt ouvrir la fenêtre et m'allonger nu là sur le lit plutôt que de lui demander. Nous avons rompu.

La femme du propriétaire :

Mais son portrait est accroché au mur !

Strindberg :

Il me rappelle ma mission.

La femme du propriétaire :

Qui consiste en quoi ?

Strindberg :

Me souvenir des évènements et de les relater.

La femme du propriétaire :

La dernière fois que mon mari était là, tu lui as dit que tu écrivais une pièce qui devait payer tes dettes.

Strindberg :

J'attends une réponse du théâtre.

La femme du propriétaire :

Si tu mens, il faut effacer les traces après toi. (*Elle prend la lettre qui se trouve sur la table.*) Il y a écrit ici que le directeur du théâtre refuse tes pièces.

Strindberg :

Espèce de vieille bique, tu lis mon courrier ?

La femme du propriétaire :

Je veux tout simplement mon argent.

Strindberg :

Dans trois jours. Vas-t'en que je puisse travailler ! Dehors ! Disparaît ! (*Strindberg s'assoit à son bureau. Il n'a toujours pas enlevé son manteau. Il prend du papier, lit, le laisse tomber par terre. Prends un autre papier, le lit et le froisse.*)

La femme du propriétaire :

Il y a peut-être une autre solution. (*Elle sort de son manteau épais un flasque.*) Tu veux du cognac ?

Strindberg :

Pas quand je travaille.

La femme du propriétaire :

J'ai une proposition.

Strindberg :

Je travaille.

La femme du propriétaire :

Il y a peut-être une possibilité de repousser l'expulsion.

Strindberg :

J'imagine que le prix est très élevé...

La femme du propriétaire :

Pas forcément. J'ai tout simplement besoin d'un coup de main. Strindberg sait écrire.

Strindberg :

Il s'agit d'un discours d'enterrement où écrire des vers pour un anniversaire ?

La femme du propriétaire :

Un divorce.

Strindberg :

Ah bon ? Tu as l'intention d'abandonner ton vieux maintenant qu'il est au lit là avec sa goutte ? Tu veux que le divorce rapporte de l'argent ? Je n'écrirai rien à propos de ce genre de chose. Même si Stenholm est un usurier, je ne contribue pas au pillage de cadavre. Sois gentille et part ! Je travaille.

La femme du propriétaire :

Ce n'est pas moi qui divorce mais un ami. Sa femme l'a quitté et il a besoin d'un argument.

Strindberg :

Si la femme a fui le domicile conjugal il a tous les arguments nécessaires.

La femme du propriétaire :

Il veut tout par écrit et pour cela il a besoin d'aide.

Strindberg :

J'aimerais que la dette soit annulée et quatre mois de loyer gratuit!

La femme du propriétaire :

C'est exorbitant !

Strindberg :

S'il a les moyens de divorcer, il a de quoi payer.

La femme du propriétaire :

D'accord pour annuler la dette et deux mois de loyer gratuit.

Strindberg :

Ça ne sent pas bon cette histoire... Qui est-ce ?

La femme du propriétaire :

Il préfère l'anonymat.

Strindberg :

Appelons-le Monsieur X. Son métier ?

La femme du propriétaire :

C'est important ?

Strindberg :

Si je dois écrire, il faut bien que je vois quelque chose en face de moi.

La femme du propriétaire :

Il vend des céréales.

Strindberg :

Il y a des enfants ?

Deux filles. La femme du propriétaire :

Adultes ? Strindberg :

15 et 17 ans. La femme du propriétaire :

Et la femme a quitté le foyer pour qui ? Strindberg:

La femme du propriétaire :
Le propriétaire d'un débit de boisson avec une mauvaise réputation. Il a fait faillite plusieurs fois.

Strindberg :
Quatre mois sans loyer et j'écris.

La femme du propriétaire :
Je parle d'une personne qui se trouve dans une situation de crise.

Strindberg :
Est-ce qu'il l'aime ?

La femme du propriétaire :
Plus maintenant.

Strindberg :
Il n'est pas en état de crise bordel ! Il est délivré. Ma crise est plus grande que la sienne. Quatre mois, c'est mon dernier mot. *(Strindberg commence à ranger son bureau. Il pose par terre le paquet qu'il a apporté. La femme du propriétaire l'observe.)*

La femme du propriétaire :
Quelque chose coule là...

Strindberg :
Ce n'est que du sang...

La femme du propriétaire :
Du sang ?

Strindberg :
Il y a une tête dans le paquet.

La femme du propriétaire :
Il est complètement fou...*(La femme du propriétaire fait un mouvement comme pour partir.)*

Strindberg :
Je suis fou ? Non. Le monde est fou mais moi je ne suis pas fou. Qu'est ce qu'il y a d'étrange d'avoir une tête dans un paquet ...*(La femme du propriétaire fait un mouvement comme pour partir.)* Ne pars pas ! Assis ! *(La*

femme du propriétaire s'assoit sur la seule et unique chaise dans la pièce.) Je ne suis pas fou, mais je vais peut-être le devenir. Il faut se méfier de son prochain. Il peuvent se montrer très différent de ce qu'ils paraissent. Des sourires charmeurs qui cachent des crocs féroces. On ne peut jamais savoir ! Mais la question est de savoir à qui appartient la tête que j'ai dans le sac. C'est tout un art de couper une tête, comprenez-vous, Madame Stenholm. Il faut couper là, exactement là, à la jointure de la nuque... Là ! Je le montre volontiers. Il faut couper franchement et avec précision. On peut bien évidemment commencer par la gorge, mais il vaut mieux commencer par la nuque. Il m'est arrivé de penser que je pourrai alterner mon travail de journaliste, d'écrivain avec celui de bourreau. Mais malheureusement les exécutions capitales sont rares de nos jours. (*Il s'énerve.*) Je déteste être considéré comme fou. Ce n'est pas parce qu'on ramène une tête à la maison qu'on a perdu la tête. On peut très bien poser le paquet par terre, discuter un instant avec sa propriétaire ensuite lui demander d'aller se faire voir et se replonger dans ses papiers. Il n'y a rien d'extraordinaire à ça. Pas plus bizarre que ce qui se passe maintenant, à l'instant même quelqu'un est entrain de mettre un bâton de dynamite dans sa bouche, il allume la mèche pour dire adieu à cet enfer dans lequel on vit. D'autres se lancent sur la glace en espérant qu'elle se brise pour trouver la délivrance. Délivrance de quoi ? Du fardeau, Madame Stenholm, le fardeau. C'est insupportable, on l'a à la fois à l'intérieur et au-dessus de la tête. Pourquoi la mort fait-elle si peur... pas pour moi... plus maintenant. Il suffit de vous voir Madame Stenholm, pour ne plus avoir peur de la mort. Je pense à tout ce que je pourrai éviter. Votre visite, votre mauvaise haleine, vos menaces, votre insolence et vos exigences. Vos fouilles dans mes affaires, ne plus être dérangé. On meurt... et c'est comme si on n'avait jamais existé. On disparaît et on retourne dans le noir, de là où l'on vient. Un bref coup d'oeil sur le monde, un frémissement pendant vingt-sept ans et puis on n'est plus là. Pourvu qu'on ait pas la barbe gelée de froid et du papier-journal dans les chaussures. Ce foutu froid, Madame Stenholm. Je n'arrive même pas à décongeler en été. Je frappe avec un pique à glace dans mes pensées. J'essaie de les extraire comme des glaçons mais je n'y arrive pas. Je n'ai pas non plus les moyens d'aller en Italie. La chaleur... Je peux seulement rêver d'elle. (*Il reprend le paquet.*) Bientôt ça ne gouterà plus. Pour montrer que je suis un citoyen honnête et respectable, Madame Stenholm, je propose de mettre cette tête en gage pour mes dettes de loyer. On ne peut pas trouver mieux comme solution ? Une tête qui ne va certainement pas commencer à parler, qui ne dira rien de désobligeant Une tête qui va garder le silence ! Je vous la propose comme gage. Qu'est-ce que vous en dites ?

La femme du propriétaire :

Il faut que je parte d'ici.

Strindberg :

Personne ne vous en empêche. Ce n'est que la peur qui vous retient. De quoi avez-vous peur ? Vous pensez que je vais vous couper la tête ? Êtes-vous assez stupide pour penser que je suis un assassin en liberté ? Vous croyez que je suis un cannibale ? Pourquoi vous couperai-je la tête ? J'ai déjà une tête. Il ne faut pas être rapace, Madame Stenholm, il suffit d'une tête. Si on se lasse de cette tête on peut la mettre dans une casserole et la laisser bouillir pendant quatre heures jusqu'à ce que la peau et la viande disparaissent. On a un crâne à la place. Que l'on peut mettre sur la table et contempler... Je vais ouvrir le paquet, Madame Stenholm,... Non, je le laisse là. Je vais le laisser où il est... Il n'y a plus rien à dire. Je vais tout mettre par écrit mais ça ne couvrira pas les quatorze couronnes de loyer et les trois couronnes pour le bois.

(Strindberg tourne le dos un instant à la femme du propriétaire, elle en profite pour sortir de la pièce.

Strindberg la regarde partir, s'assoit à son bureau et retourne à ses papiers.)

Bizarre...Qu'une personne ai si peur d'une paire de têtes de cabillaud. Elle n'a pas senti l'odeur ? Un cabillaud de la mer, le dîner... Mitonnés par le concierge. Avec du raifort...

Scène III

(Siri entre dans la pièce et regarde avec curiosité autour d'elle.)

Siri :

Je pense que je ne m'attendais pas... à ça.

(Strindberg se lève péniblement, il invite Siri à s'asseoir. Elle décline l'invitation. Il s'assoit sur le divan et se tient raide comme un piquet, tout comme un petit garçon et l'observe. Il est charmé mais reste un peu inquiet tout en la désirant. Siri est très belle et visiblement pas à sa place dans ce milieu. Ses vêtements et les boucles d'oreilles de prix contrastent violemment avec la pauvreté de la chambre.)

Strindberg :

Je t'ai avertie.

Siri :

Comment peux-tu vivre ainsi ? Tu ne peux pas t'offrir quelque chose de mieux ?

Strindberg :

Tu ne trouve pas qu'il y a une drôle d'odeur ici ?

Siri :

Il doit y avoir des rats morts en train de pourrir dans le plancher. C'est une odeur de cadavre, c'est suave

Strindberg :

Le roi a payé quelqu'un pour les cacher là.

Siri :

Ça doit être horrible de vivre comme ça.

Strindberg :

Plus maintenant.

Siri :

Pourquoi ?

Strindberg :

Parce que tu es là.

Siri :

Je ne peux pas rester longtemps.

Strindberg :

Je le sais.

Siri :

Elles sont belles ces fleurs sur la table.

Strindberg :

Je les aie arrachés d'une plate-bande près de l'Opéra. Un gardien m'a surpris, j'ai dû courir.

Siri :

À cause de moi ?

Strindberg :

Tout ce que je fais c'est pour toi. (*Pause.*) Tu ne veux pas t'asseoir ?

Siri :

Pas encore. (*Elle bouge pour la première fois, s'avance vers la fenêtre.*) Il doit faire froid ici en hiver.

Strindberg :

Je dors habillé. J'enveloppe les pieds dans un vieux sac d'avoine qu'un cocher a jeté. Un matin quand je me suis réveillé, mes cheveux étaient collés au mur par le gel.

Siri :

Tu exagères là...

Strindberg :

Oui.

(*Siri quitte la fenêtre et se tient au milieu de la pièce. Strindberg demeure toujours aussi petit et immuable sur son divan.*)

Siri :

Je ne veux pas tomber enceinte.

Strindberg :

Je vais faire attention.

Siri :

Si je vis avec toi c'est pour enfin faire du théâtre.

Strindberg :

Je vais écrire des pièces avec de grands rôles pour les femmes. Si c'était une scène de théâtre, je t'imaginerai seule dans un Palais. Tu as traversé d'innombrables épreuves. Il s'est avéré que tu as été la plus forte. La vie s'ouvre à toi et plus rien ne te fais peur, c'est la scène finale.

Siri :

Qui suis-je ?

Strindberg :

Si Médée n'avait pas été prise, ça aurait été toi. Maintenant tu es... Sainte Brigitte...

Siri :

Comme c'est ennuyeux !

Strindberg :

Marie-Stuart alors ?

Siri :

On lui coupe la tête ! Tu viens de dire que la vie s'ouvre à moi ?

Strindberg :

Karin Månsdotter. Le roi Eric est enfermé à Gripsholm, Karin porte toute la responsabilité sur ses épaules.

Siri :

C'est mieux. Que dit-elle ? La réplique finale ?

Strindberg :

« Il m'ont enlevé mon mari, ils m'ont ôté tout ce qui était ma vie mais je demeure la plus forte. Ils peuvent me cracher dessus, je ne le vois pas, je vois à travers eux ».

Siri :

Un mot de la fin doit être bref. Tu ne connais pas assez le théâtre, August.

Strindberg :

« Je...Suis... Le ...Plus... Fort... »

Siri :

« Je suis le plus fort... »

(Ça ne sonne pas très bien, pas très convaincant. Les deux le ressentent.)

Strindberg :

Peut-être plus lentement mais avec plus de force.

Siri :

« Je suis la plus forte ».

Strindberg :

C'est mieux mais encore plus fort.

Siri :

Que vont penser les voisins si je me mets à hurler ?

Strindberg :

On peut aussi imaginer que la réplique finale se chuchote. Ça serait nouveau. Sans déclamer.

Siri :

(Blessée.) Je ne déclame pas, je ressens.

Strindberg :

Oui mais chuchotant... À peine audible... »Je suis la plus forte... Je t'aime...

(August se lève, s'avance vers Siri. On a l'impression qu'ils jouent une scène de théâtre. August l'embrasse de façon gauche.) Tu ne peux pas t'asseoir ?

Siri :

Pas encore...

Strindberg :

J'ai une bouteille de porto.

Siri :

Merci. (*Strindberg lui sert du vin, ils boivent.*) J'ai peur.

Strindberg :

De quoi ? Je suis là ? Personne d'autre, nous sommes seuls.

Siri :

C'est peut-être ça qui m'effraie... J'ai l'impression de me trouver dans une cage à nouveau, sans même m'en rendre compte.

Strindberg :

On a déjà parlé de tout ça. Nous allons vivre de façon moderne. Chacun sa chambre, chacun son métier, liberté et égalité.

Siri :

Et si ça ne se passe pas comme ça ? Si ça devient comme d'habitude ?

Strindberg :

Ce n'est pas possible, je ne suis pas comme tout le monde.

Siri :

Parfois on peut presque croire que tu es romantique.

Strindberg :

C'est dur d'être romantique quand on a des pantalons troués. Quand on ne peut sortir que lorsque la nuit est tombée.

Siri :

Ces pantalons sont neufs.

Strindberg :

Je les ai achetés hier.

Siri :

(*Réprobatrice.*) August...

Strindberg :

Je les ai empruntés à mon frère.

Siri :

Ils sont beaucoup trop longs.

Strindberg :

Mon frère est trop grand. (*Siri se met à rire, Strindberg se méfie immédiatement.*) Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

Siri :

C'est peut aussi être toi qui est trop petit.

Strindberg :

Je ne suis pas trop petit. Ma taille est parfaitement normale.

Siri :

Je plaisante.

Strindberg :

Tu ne peux pas t'asseoir ?

Siri :

Pas encore.

Strindberg :

J'ai aussi une réplique finale. Elle est très courte.

Siri :

Je la connais. »Apostat ».

Strindberg :

Non, pas celle-là. J'en ai plusieurs, dès que je me mets en colère j'imagine une scène où je fais un carnage de mes ennemis. Dans mes rêves, je suis toujours le plus fort. Il suffit de l'être dans la réalité aussi.

Siri :

Ça dit quoi ? (*August ne dit rien.*) Pourquoi tu ne dis rien ?

Strindberg :

C'était ma réplique finale. *Le silence.* Pas un mot. Ensuite je me retourne et je sors.

Siri :

Le public serait déçu.

Strindberg :

C'est la réplique finale dans la réalité, et là, personne n'applaudit. Tu ne veux pas t'asseoir ?

Siri :

Pas encore.

Strindberg :

J'ai rêvé de cet instant.

Siri :

Les gens me prennent pour une folle. Je veux être actrice pour de vrai. Promets-moi.

Strindberg :

Je vais en parler à Hedberg au théâtre Royal. Il écoute ce que je dis.

Siri :

Je croyais que justement, il ne le faisait pas.

Strindberg :

Il ne comprend pas ma pièce. Il trouve que « Maître Olof » est mauvais. Il ne comprend pas ce qui se passe... Le théâtre nouveau... Mais je vais lui parler. Tu vas passer une audition. Je vais moi-même te mettre en scène. Mais d'abord nous allons nous marier.

Siri :

Bon Dieu ! Il va falloir que je divorce d'abord.

Strindberg :

(Rapidement.) Vous dormez toujours dans le même lit?

Siri :

Oui.

Strindberg :

Qu'est-ce que se passe alors ?

Siri :

Rien du tout.

Strindberg :

Il te voit nue ?

Siri :

Jamais.

Strindberg :

Tu le vois nu ?

Siri :

Arrête maintenant !

Strindberg :

Nu ?

Siri :

Ta jalousie me fait peur.

Strindberg :

Je serai jaloux tant que tu ne seras pas assise.

Siri :

Je vais le faire.

(Siri ne bronche pas. August se lève soudain, décroche le portrait de son père et le retourne contre le mur.)

Pourquoi fais-tu ça ?

Strindberg :

Le vieux fixe avec trop de fureur.

Siri :

Vous ne pouvez pas vous réconcilier?

Strindberg :

Parce que j'ai brûlé tous les ponts qui mènent à lui. Je peux emprunter les pantalons de mon frère, parler avec mes sœurs. Mais mon père n'existe plus pour moi, il n'y a plus que de la haine.

(Siri remet le tableau au mur. August la laisse faire, il se rassoit sur le divan.)

Siri :

Ne sois pas enfantin, je trouve qu'il a l'air gentil.

Strindberg :

Les loups sont aussi gentils avec leurs petits...

Siri :

Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

Strindberg :

Un jour je suis rentré chez moi et j'ai réalisé que je n'étais plus un enfant. J'étais transformé en proie qui allait être déchiqueté. On allait utiliser des dents nommées obéissance. Soumission.

Siri :

Tu dis des choses bizarre parfois.

Strindberg :

Je ne parle pas aussi bien que j'écris. C'est toujours plus facile avec une plume à la main.

Siri :

Pourquoi ne peux-tu pas écrire ce que les gens veulent lire ? Des poèmes d'amour . Voilà ce que les gens veulent.

Strindberg :

Les gens ne savent pas ce qu'ils veulent.

Siri :

Et toi tu le sais ?

Strindberg :

Oui. Non. Tu ne peux pas t'asseoir ?

Siri :

Pas encore.

Strindberg :

Il va falloir que tu partes bientôt.

Siri :

Je ne veux pas tomber enceinte.

Strindberg :

Je veux seulement te toucher.

Siri :

Pourquoi tu ne voudrais pas ce que tous les hommes veulent ?

Strindberg :

JE NE VEUX PAS ETRE COMPARE A TON MARI !

Siri :

Dieu merci...c'est impossible...

Strindberg :

Qu'est-ce que tu veux dire par là ? Tu te moques de moi ?

Siri :

Il est militaire, August. Qu'est-ce que tu es toi ? Un poète. En quoi pourriez-vous être semblables? Tu le connais ?

Strindberg :

Je veux que tu t'asseyes maintenant. (*Siri s'assoit sur une chaise dans la pièce.*) À côté de moi.

Siri :

Nom de Dieu ! Qu'est-ce que tu peux radoter.

Strindberg :

Ne jure pas.

Siri :

Toi tu jures.

Strindberg :

Ça n'a rien à voir.

Siri :

Je croyais que nous allions vivre comme des égaux. C'est valable pour les jurons aussi.

Strindberg :

Je n'aime pas ça...

Siri :

Je vais m'abstenir.

Strindberg :

Merci. (*Siri se lève, arpente la chambre, boit du porto.*)

Siri :

Tu ne remarques rien ?

Strindberg :

Tu ne t'assois pas à côté de moi.

Siri :

On se dispute déjà. Je jure et toi, tu es choqués. Et tu parles de mariage avant même que je ne sois divorcée.

Strindberg :

Et si c'était le contraire ? Qu'est-ce que tu dirais ?

Siri :

Je sais tout de tes serveuses et de tes poissonnières, mais je ne suis pas jalouse.

Strindberg :

Tu dois être contente alors et ne pas te moquer de moi.

Siri :

Mais mon cher August, je ne me moque pas. Je ne veux tout simplement pas être enfermé à nouveau.

Strindberg :

Si seulement je pouvais traverser ces murailles. Si seulement ils découvraient que j'écris... Moderne. Alors tu auras tout ce que tu voudras.

Siri :

Tout ce que je demande, c'est que tu parles à Hedberg. La comédie me va mieux, d'autant plus qu'Hedberg aime la légèreté.

Strindberg :

A la française alors. Une ravissante veuve pleine d'esprit, des mouvements rapides, des mouchoirs séducteurs, un rire moqueur et pour finir une sortie qui promet quelque chose de palpitant hors scène.

Siri :

Cela n'intéresse personne ce qui se passe en coulisse ?

Strindberg :

Ce que les gens pensent est toujours plus intrigant.

Siri :

Mais les gens veulent voir, August. Mais c'est une bonne idée, écris-moi une pièce sur une belle veuve française.

Strindberg :

Je ne sais rien des belles veuves françaises.

Siri :

Le public non plus.

Strindberg :

Tu veux que j'écrive des mensonges ?

Siri :

Tu dois créer !

Strindberg :

Ce n'est pas exactement la même chose, comme mentir.

Siri :

Quand vas-tu parler à Hedberg ?

Strindberg :

Tu devrais peut-être mettre au clair ton mariage. Hedberg se fait bien voir auprès du roi et le roi n'aime pas les situations irrégulières chez les actrices.

Siri :

Il les veut pour lui tout seul.

Strindberg :

Si on réfléchit bien... On voit devant soi un bordel...

Siri :

Tu appelles le théâtre Royal un bordel ?

Strindberg :

Qu'est-ce que tu veux que je dise alors ? L'Opéra c'est pareil, j'ai été assis là à attendre mes entrées et voir les grands artistes se bourrer la gueule dans le foyer, dire du mal du public mais j'ai surtout vu combien ils ont piétiné les grands textes. Hamlet est assis là à bailler, lire le journal, boire un coup. Il se lève, baille encore et dit : « bon on va y aller et sortir ces répliques ». Quoi ? C'est de l'art ça ? Tu peux me répondre ? Le pire c'est que, j'ai mis plus de vérité, d'intensité dans une seule réplique que le Duc de York n'en a montré dans une représentation entière. J'ai appris quelque chose. Mais je ne sais pas quoi, pas encore. Même si je n'ai pas encore eu les moyens de m'installer, n'oublie pas que je suis un génie, Siri. Quand j'éternue tout le gratin littéraire arrive en courant avec des mouchoirs. N'oublie pas ça !

(Siri, remarque un manuscrit enfoui sous des livres.)

Siri :

Qu'est-ce que c'est ?

Strindberg :

Une autre pièce. Je n'ai que la scène finale.

Siri :

Elle parle de quoi ?

Strindberg :

De la vie.

Siri :

C'est tout ?

Ça ne suffit pas ?

Strindberg :

Siri :

Ça semble un peu général, c'est tout.

Strindberg :

La pièce parle de nous, Siri.

Siri :

(*Choquée.*) Tu es entrain de me dire que tu m'entraînes dans tes écrits.

Strindberg :

Tu t'appelles Beda dans la pièce.

Siri :

Mon Dieu, c'est horrible, même le nom est détestable, je déteste ce prénom.

Strindberg :

Tu veux savoir ce que Beda fait dans la pièce ?

Siri :

Oui, merci.

Strindberg :

Elle s'est résolue à assassiner son mari. Pas avec un fusil mais avec ses pouvoirs psychiques. Il ne me reste plus que cette scène.

Siri :

Tu veux insinuer par là que j'essaie de te faire assassiner ?

Strindberg :

Toutes les femmes font ça.

Siri :

Tu es devenu complètement fou ? Tu n'as pas un peu l'impression qu'il se passe quelque chose d'ignoble ici ? Ça dépasse toute convenance !

Strindberg :

On le voit dans plusieurs passages que j'ai de la sympathie pour Beda. À un moment donné, je lui fais dire... (*Il cherche parmi ses papiers qui se trouvent parterre.*) C'est ou bordel ? Voilà ! Je leur fais dire : L'homme : » Je devrai peut-être te craindre, Beda ». Beda : « Je suis plus forte que toi-même si tu ne veux pas l'avouer ».

Siri :

Tu appelles ça... »Sympathie » ?

(*Siri s'empare de la pile de papier et commence à déchirer le tout. Strindberg essaie de l'en empêcher. Ils commencent à se battre comme des enfants.*)

Strindberg :

Ne touche pas à mon manuscrit !

Siri :

Je vais te déchiqueter avec mes griffes, August. Ne me touche pas. Ces papiers...

Strindberg :

Comment veux-tu que j'écrive une pièce en cinq actes ? Arrête maintenant !

Siri :

Oui, d'accord ! (*Siri balance une partie des papiers déchirés par terre.*)
Je m'en vais maintenant.

(*Temps.*)

Strindberg :

On traverse la vie avec une lanterne, on cherche dans le noir tout comme le pêcheur cherche des asticots, on cherche un sens à la vie. Tu ne peux pas comprendre que la seule chose que je désire, la seule chose qui me maintient en vie c'est d'essayer de comprendre pourquoi j'ai vécu avant que je ne meure. Rien d'autre, il n'y a que ça. C'est pourquoi je travaille. Cet oiseau dont j'ai entendu parler... Qui doit voler dès qu'il quitte sa branche pour la première fois jusqu'à ce qu'il n'ait plus de force. S'il se repose sur une branche, il meurt. C'est comme ça, c'est exactement comme ça. Voler ! Jusqu'à ce qu'on s'écrase.

(*L'atmosphère est plus calme.*)

Siri :

Il vaut peut-être mieux que tu ne parles pas à Hedberg... (*Silence.*) J'ai ce sentiment encore... La cage...

Strindberg :

Je ferais n'importe quoi pour toi, Siri. Je t'aime.

Siri :

Je dois divorcer.

Strindberg :

Va à Copenhague, tu seras une femme qui a quitté le domicile conjugal. Le divorce te sera accordé et nous pourrons nous marier.

Siri :

C'est si humiliant.

Strindberg :

Ne me parle pas d'humiliation, je connais la question.

Siri :

Non, August. Tu ne connais pas du tout. Tu n'es pas une femme. Tu devrais écrire là-dessus.
(*Elle prend une plume de son chapeau et la lui donne.*)

Strindberg :

De l'encre, une plume, une feuille blanche, c'est le pouvoir. Tu as déjà pensé à ça ? On peut écrire son nom et cela veut dire qu'une personne sera décapitée. Si on réécrit son nom sur une autre ligne, sur une autre feuille, le condamné peut-être libéré... Il suffit de quelques traits de plume. Il y a un tel pouvoir dans l'écriture. Cela me

fait à la fois peur et en même temps ça m'attire. Je mets ensemble les mots et tout d'un coup les mensonges sont comme dévoilés. Je peux m'asseoir une nuit éclairée à la bougie et écrire un manifeste politique que j'accroche aux murs et cela provoque une émeute. Tout vient de l'encre et de la plume. Quelle arme incroyable. Je viens de m'en apercevoir. Les mots qui avancent sur le papier sont comme des armés invincibles. Et j'appartiens à ceux qui connaissent tout ça... Est-ce que tu comprends ça, Siri... Le pouvoir que je vais avoir... Viens t'asseoir près de moi là...

(Siri va enfin s'asseoir près de lui. August se lève rapidement.)

Siri :

Qu'est-ce qu'il y a ?

Strindberg :

Il faudrait peut-être que je te dise que je ne peux pas avoir d'enfants.

Siri :

Si tu as la syphilis, je m'en vais.

Strindberg :

Rien de tout ça. Seulement un rétrécissement dans le canal urinaire. Je peux avoir des enfants mais ça va demander du travail. Juste pour que tu le saches. Tu n'as pas besoin de t'inquiéter.

Siri :

Je prends ça comme un grand geste de confiance.

Strindberg :

Merci.

Siri :

J'aimerais que tu déboutonnes mes bottines...

Strindberg :

C'est vrai qu'il ne te voit pas nue ?

Siri :

Oh Mon Dieu, tu vas recommencer ? Tu veux que je recommence ? Comment elle s'appelait déjà, la fille des îles, celle qui venait se déshabiller quand tu étais entrain d'écrire . Elle te caressait la nuque avec ses seins n'est-ce pas ? Ida ? Non, Sonja, c'était Sonja... Qu'est-ce que tu ressentais alors ? Tu pouvais écrire à ce moment-là ? Ou bien la plume se fanait et quelque chose d'autre se redressait ?

Strindberg :

Je ne veux pas entendre !

Siri :

Tu ne crois pas que je sais comment ça se passe quand vous êtes là tous au café Berns le soir, comment vous parlez des femmes ? J'ai entendu mon mari parler, il ne savait pas que je l'écoutais. C'est dégoûtant... Vous parlez comme des porcs... comme si vous donniez des notes, à celles qui seraient le meilleur coup.

Strindberg :

« Ton mari ». Tu viens de le dire. »Ton mari ».

Siri :

Sur le papier c'est toujours mon mari. De quoi tu parlais déjà ? Ce qui est écrit sur le papier, c'est le pouvoir. Ce n'est pas encore rayé, August. Tu veux que je dise des mensonges ? Tu ne veux pas ça tout de même ? Toi-même tu ne veux pas mentir, n'est-ce pas ?

Strindberg :

Je veux que tu te calmes.

Siri :

C'est *moi* qui dois me calmer ? Oui, c'est comme ça, je suis *hystérique* mais toi, tu es *indigné*, n'est-ce pas ?

Strindberg :

Je t'aime.

Siri :

Viens t'asseoir alors.

Strindberg :

Je vais le faire. (*Il reste debout.*) J'en ai assez de la vie que je mène. Toutes ces soirées insipides, ces pièces enfumées, toutes ces beuveries et ces conversations qui mènent nulle part.

Siri :

Tout ça va changer.

Strindberg :

Si j'échoue, Siri, je te promets que je me suiciderai.

Siri :

Ne dis pas des bêtises. Un suicide... Pourquoi ? Dès que j'aurai les grands rôles, je pourrais subvenir aux besoins de la famille. Voilà la manière de vivre moderne.

Strindberg :

Ce que j'entends par moderne, c'est dans un premier temps, des chambres séparés ainsi que les wc.

Siri :

Rien d'autre ?

Strindberg :

Certains rôles sont distribués. Les femmes font des enfants, leur fécondité est limitée par le temps, celle des hommes non, voilà la différence.

Siri :

(*Siri éclate de rire.*) Heureusement que tu plaisantes, August, autrement je me serais levée et je serais partie. Pas chez mon mari, je serais tout simplement partie.

Strindberg :

(*Prudemment.*) Évidemment que je plaisante...

(À partir de maintenant Siri adopte un ton enjôleur, tout à fait conscient, mais elle n'est pas entièrement rassurée. Elle garde l'idée de la cage.)

Siri :

Tu te souviens comment nous nous sommes rencontrés...

Strindberg :

Drottninggatan... Comme si tu sortais du soleil, je fus ébloui.

Siri :

Qu'est-ce que tu as vu en premier ?

Strindberg :

Les cheveux, je crois... Non, les yeux... La bouche ! Ta bouche ! Tu souriais.

Siri :

Je dois rire, August. Au moins une fois par jour, sans ça, je ne peux pas vivre.

Strindberg :

J'ai une grande activité sexuelle.

Siri :

Une fois par jour ?

Strindberg :

Au moins...

Siri :

Et si quelqu'un nous entendait maintenant ?

Strindberg :

Deux personnes qui s'aiment et qui disent la vérité.

Siri :

Je t'interdis d'écrire là-dessus !

Strindberg :

Bien sûr que non. Cela reste entre nous...

Siri :

J'aimerais un peu plus de vin, après il faut que je parte. (*August sert, il fait des tâches.*) Je crois que tu trembles, August...

Strindberg :

Pas toi ? Dans un moment important de ta vie...

(*August se met à genoux. Siri tend la jambe tout en le séduisant. Elle est un peu ivre, pas beaucoup mais ça se voit.*) Il y a un double nœud là...

Siri :

Pas du tout...

Strindberg :

Comment tu appelles ça alors ?

(Siri se penche en avant. August ne peut pas s'empêcher de manifester son désir et l'entraîne avec lui par terre. Ils se débattent un instant jusqu'à ce que Siri se dégage et se lève.)

Siri :

Non, August, pas comme ça...

Strindberg :

Pardon !

Siri :

Par terre... c'est trop primitif. Tu as peut-être l'habitude de ça, pas moi.

Strindberg :

Pardon !

Siri :

(Hurlant.) J'entends ce que tu dis !

(Silence.)

Strindberg :

L'amour est-il mort maintenant ?

Siri :

Je ne comprends pas ce que tu dis. Tu t'exprimes de façon si bizarre. Je ne veux pas baiser par terre ! Est-ce trop demandé ?

Strindberg :

Je préférerais que tu n'utilises pas ce mot.

Siri :

Qu'est-ce que je dois utiliser alors ?

Strindberg :

Je croyais que nous nous aimions.

(Siri se tient derrière August, elle en profite pour boire un peu de vin au goulot.)

Siri :

Il y a des limites. Il faut les marquer soi-même. Mon Dieu... Une fois...

(Siri, s'interrompt, ce qui rend August immédiatement méfiant.)

Strindberg :

Quoi ?

Siri :

Rien...

Strindberg :

Nous nous sommes promis de nous dire la vérité. J'ai demandé pardon, maintenant j'aimerais savoir ce que tu pensais.

Siri :

Rien. Il n'y a rien. Tu n'entends pas ce que je dis ?

Strindberg :

Si nous vivons ensemble jusqu'à ce que la mort nous sépare, je vais continuer à te demander ce que tu penses.

Siri :

Je ne crois pas du tout.

Strindberg :

Je le promets.

Siri :

Une fois mon mari m'a demandé, quand nous nous sommes couchés et que la lumière était éteinte, s'il pouvait me prendre par derrière...

Strindberg :

Je ne veux pas entendre parler de ton mari.

Siri :

Je viens de le dire ! Je vais quand même te dire ce que je pensais. Tu peux te boucher les oreilles. Il voulait mettre son kiki dans mes fesses.

(August extremement choqué.)

Strindberg :

Qu'est-ce qui s'est passé...

Siri :

Il l'a fait. Ça faisait mal, mais ce n'était pas désagréable. La prochaine fois j'ai dit non.

Strindberg :

Il est pédé ?

Siri :

Je ne crois pas.

(Siri s'assoit sur le divan à nouveau.)

Pas par terre, August, Pas ça. C'est si ... Primitif...

Strindberg :

J'ai perdu la tête, ça doit être le double nœud.

(Siri se penche en avant et dénoue rapidement le nœud.)

Siri :

Et voilà...

Strindberg :

On va peut-être mettre quelque chose devant la fenêtre...

Siri :

Pourquoi ?

Strindberg :

Il fait jour.

Siri :

Ça ne me dérange pas.

Strindberg :

Moi, si. *(August se lève, monte sur une chaise branlante et accroche une vieille couverture qu'il utilise comme rideau. Il n'y a pratiquement aucune différence, la lumière est à peu près la même qu'auparavant. Il s'assoit en face de Siri et commence lentement à délasser ses bottines.)*

Siri :

Tu as de si belles mains August, presque comme celles d'une fille.

Strindberg :

Je suis comme une braise...

Siri :

Tu dois faire attention.

Strindberg :

Oui, je le ferais.

Siri :

Doucement...

Strindberg :

Oui...*(Il lui retire les bottines.)*

Siri :

Tu vois que mes pieds sont de différentes grandeurs ?

Strindberg :

Ils sont tous les deux aussi beaux...

(Siri s'allonge et remonte ses jupes. August se tient devant elle, devant le divan. Il s'allonge sur elle, la lumière s'éteint. Lorsque la lumière revient, Siri, n'est plus là. August est assis à moitié habillé sur le divan. Il se lève et s'assoit à son bureau. Il écrit.)

Strindberg :

« La première fois. L'emprunte du corps de Siri demeure encore sur le divan, bien qu'elle soit déjà partie il y a plus d'une heure... »

(August se lève et s'avance vers la fenêtre. Descend la couverture puis il se dirige vers le portrait de son père, il commence à rire. Il va s'asseoir à son bureau. La femme du propriétaire entre sans faire de bruit. Strindberg sursaute.)

SCENE IV

Strindberg :

Vous avez reçu ma lettre ? Vous osez venir ici ?

La femme du propriétaire :

De quoi aurai-je peur ? Une paire de têtes de cabillaud ? Les papiers sont prêts ?
(Strindberg met de côté un tas de papiers et pointe du doigt un tas bien ordonné.)

Strindberg :

Je vous en prie, lisez !

(Strindberg offre sa chaise à la femme du propriétaire. Pendant qu'elle lit, il se met en boule sur son lit et tire la couverture. La femme du propriétaire est apparemment dérangée par son comportement extravagant. Elle continue quand même à lire jusqu'à ce qu'elle arrête subitement, elle se lève. Strindberg retire lentement sa couverture et s'assoit.)

La femme du propriétaire :

J'aurais dû me douter, vous êtes complètement fou. Vous écrivez que la femme a quitté son foyer parce que son mari l'a obligée à manger du cabillaud tous les jours ! Ce n'est même pas drôle, c'est tout simplement...méchant ! Sortez d'ici immédiatement !

Strindberg :

Moi je trouve ça plutôt drôle !

La femme du propriétaire :

Sortez d'ici !

Strindberg :

Il n'y a pas de Monsieur X, n'est-ce pas ?

La femme du propriétaire :

Vous n'allez pas recommencer maintenant ?

Strindberg :

Parfois « Vous » et parfois « tu ». Qui suis-je exactement, Madame Stenholm ? Vous n'arrivez pas à vous décider si je suis fou ou non ? Vous ne savez même plus comment m'adresser la parole, si c'est « vous », « tu », « Strindberg » ou bien le diable en personne !

La femme du propriétaire :

Vous payerez vos dettes pour cette insolence, ainsi que le loyer.

Strindberg :

J'ai d'autres papiers, Madame Stenholm. D'autres papiers qui seront plus à votre goût. (*Strindberg va chercher d'autres feuilles sur son bureau.*) Je vous en prie.

La femme du propriétaire :

Vous, lisez !

Strindberg :

Soyons franc un instant ! Il n'y a pas de Monsieur X, tout comme mon paquet d'emballage ne contenait pas une tête humaine. Vous voulez divorcer de votre mari, Madame Stenholm. Je ne sais pas pourquoi. Peut-être que cet ivrogne existe malgré tout ? Ou bien êtes-vous tout simplement lasse de votre mari et vous voulez partir. Il commence peut-être déjà à puer, qu'est ce que j'en sais moi ? Mais j'ai écrit ce que vous m'avez demandé. C'est toujours à vendre, en échange de mes dettes, quatre mois de loyer plus une couronne pour l'encre !

La femme du propriétaire :

Devrai-je vous donner de l'argent ?

Strindberg :

L'encrier est vide, il s'est vidé quand je rédigeais vos papiers pour le divorce.

(*La femme du propriétaire prend les papiers et commence à lire. Strindberg s'assoit sur son lit et attend.*)

La femme du propriétaire :

Je dois avouer que vous savez écrire, Monsieur Strindberg. (*Soudain.*) J'ai souffert, Monsieur Strindberg. Mon mari est mauvais. Il cache mon argent, ne me laisse jamais m'acheter des vêtements alors qu'il s'offre lui-même du sur mesure. Il s'est emparé de mes enfants, il les a retournés contre moi, maintenant ils sont liés et ils me rient au nez. Je me suis saignée pour cet homme et je n'ai jamais rien eu en retour. Jamais ! Maintenant je veux le quitter et je veux avoir ce qui m'est dû !

Strindberg :

Il vous faut une raison.

La femme du propriétaire :

Il est constamment infidèle. Chaque jeudi, il va dans un bordel dans la vieille ville.

Strindberg :

Les putes ne compte pas, Madame Stenholm.

La femme du propriétaire :

Il a une femme à Enköping avec laquelle il a eu un enfant.

Strindberg :

Elle compte, mais quelqu'un doit avouer.

La femme du propriétaire :

Elle déteste mon mari depuis qu'il a menacé de la quitter. Il en a trouvé une autre ici en ville, elle vend des chapeaux à Hamngatan.

Strindberg :

Je dois avouer que je ne pensais pas que Monsieur Stenholm avait autant de ressources...

La femme du propriétaire :

C'est la rançon du péché qu'il soit atteint de la goutte. Il se plaint et se lamente, seulement moi, je pars !

Strindberg :

Madame Stenholm en est-elle persuadée?

La femme du propriétaire :

Je n'ai pas le choix. Un jour, il va me tuer, par dégoût ou méchanceté.

Strindberg :

Un beau mariage...

La femme du propriétaire :

Où sont les beaux mariages ?

Strindberg :

Ça existe !

La femme du propriétaire :

Montrez-moi un seul !

Strindberg :

Le mien!

La femme du propriétaire :

Strindberg n'est pas marié.

Strindberg :

Je vais me marier.

La femme du propriétaire :

On peut vous demander avec qui ?

Strindberg :

Je ne peux pas dire son nom.

La femme du propriétaire :

Elle est mariée ?

Strindberg :

Oui.

La femme du propriétaire :

Elle a l'intention de quitter son mari ?

Strindberg :

Oui.

La femme du propriétaire :
Monsieur Strindberg ne trouve pas que nous avons quelque chose en commun ?

Strindberg :
Pas du tout.

La femme du propriétaire :
Je ne vais pas me mêler de ce qui ne me regarde pas.

Strindberg :
Pouvez-vous imaginer quelqu'un de plus sans-gêne que vous ?

La femme du propriétaire :
Nous sommes en affaires, Monsieur Strindberg, rien d'autre. Je suis payée, vous êtes payé.

Strindberg :
Je donne congé.

La femme du propriétaire :
Pourquoi ?

Strindberg :
On est enfermé comme dans une cage ici... J'étouffe. Comment voulez-vous que je puisse créer ici ? Les courants d'airs, la fumée, ces animaux étranges qui font du bruit dans les murs, les voisins qui se battent et qui hurlent et toute cette toux ici. Comme si les charpentiers avaient la phtisie. Je ne peux pas écrire ici.

La femme du propriétaire :
Vous vous nourrissez mal. Vous êtes pâle, Monsieur Strindberg. Vous veillez tard la nuit. Les voisins entendent tituber lorsque vous rentrez au petit matin. Vous menez une vie malsaine.

Strindberg :
Mais je mange du poisson ! De la morue ! Du cabillaud, du hareng ! Même du goujon s'il n'y a rien d'autre.

La femme du propriétaire :
Vous devriez avoir quelqu'un qui s'occupe de vous.

Strindberg :
Ça serait qui ?

La femme du propriétaire :
Votre femme, en attendant quelqu'un d'autre.

Strindberg :
Qui ?

La femme du propriétaire :
Moi.

Strindberg :

Vous-vous occuperiez de moi ?

La femme du propriétaire :

Vous avez besoin de quelqu'un qui veille à ce que vous vous nourrissiez bien, que vous dormiez et que le ménage soit fait. (*Elle s'avance vers le lit.*) Ces draps sont sales.

Strindberg :

Je n'ai besoin d'aucune aide.

La femme du propriétaire :

Bien sûr que si. Tout le monde en a besoin.

Strindberg :

Soyez gentilles et partez, vous avez eu vos papiers.

La femme du propriétaire :

J'écris moi-même des poèmes parfois. Peut-être que Monsieur Strindberg pourriez les lire et donner son avis.

Strindberg :

Je n'ai pas le temps.

La femme du propriétaire :

Mais si. (*Elle sort de sa poche un morceau de papier.*) Voilà ! Quelques vers sur la beauté.

Strindberg :

Je ne veux pas. Je n'ai pas le temps, je veux que vous partiez.

La femme du propriétaire :

Si vous voulez de l'argent pour l'encre, il va falloir lire ce que j'ai écrit d'abord.

Strindberg :

C'est du chantage !

La femme du propriétaire :

Pas du tout ! Lisez ! Je partirais après. (*Strindberg lit, on a l'impression que ce qu'il lit lui donne mal au ventre.*) Qu'est-ce que vous en pensez ?

Strindberg :

Vous ne voulez pas le savoir.

La femme du propriétaire :

Personnellement je préfère le poème qui parle de la nuit d'hiver.

Strindberg :

Cela ne rime même pas.

La femme du propriétaire :

Vous trouverez les mots qui rimes.

Strindberg :

Vos poèmes sont terribles, Madame Stenholm. Soyez gentilles et partez maintenant...

La femme du propriétaire :

Mais vous avez besoin de quelqu'un qui prenne soin de vous. (*Strindberg ne répond pas.*) Pouvez-vous répondre à ma question ?

Strindberg :

Sûrement pas !

La femme du propriétaire :

Qu'est-ce que ça veut dire tout ça ?

Strindberg :

Quoi ?

La femme du propriétaire :

La vie...

Strindberg :

Je n'en sais rien. Trimer pour payer le loyer ? Avoir des enfants. De sorte que de nouvelles générations peuvent se poser les mêmes questions et eux non plus trouveront les réponses.

La femme du propriétaire :

Je me demandais tout simplement...

Strindberg :

Qu'est-ce que pense Madame Stenholm ?

La femme du propriétaire :

Il faut croire en Dieu, autrement il n'y a pas d'espoir. (*Soudain.*) Monsieur Stenholm a réellement acheté l'histoire de la servante?

Strindberg :

Oui.

La femme du propriétaire :

Dans ce cas, elle peut déguerpir tout de suite.

Strindberg :

Non.

La femme du propriétaire :

Strindberg ne met pas à la porte mon personnel, je m'en charge.

Strindberg :

Il n'a rien acheté.

La femme du propriétaire :

Vous répondez une chose et vous changez pour une autre. Où est la vérité exactement ?

Strindberg :

Il n'a pas acheté de texte.

La femme du propriétaire :

Strindberg ment trop, ça va vous jouer des tours.

Strindberg :

De sacrés tours...

La femme du propriétaire :

Il a jusqu'à demain pour payer le loyer, pas plus.

Strindberg :

J'ai écrit ce que vous m'avez demandé !

La femme du propriétaire :

Je ne paie pas pour quelque chose que je ne peux pas utiliser.

Strindberg :

Je me suis donné de la peine, j'ai dépensé de l'encre pour ce travail ! Cela m'a pris du temps !

La femme du propriétaire :

Et comment auriez-vous occupé votre temps autrement ? Pour écrire des histoires cochonnes ? Passer votre temps à déverser des fadaises sur moi ou sur les autres ? Je ne comprends pas pourquoi j'ai eu peur de vous, Strindberg. Une telle lâcheté, mais c'est passé maintenant. Je lis à travers vos mots. Et quand je vous vois, je réalise que Monsieur Stenholm a ses avantages. Je ne vais peut-être pas le quitter malgré tout. Est-ce que Strindberg peut comprendre que l'on puisse avoir peur de vous ?

Strindberg :

Non.

La femme du propriétaire :

Ça va mal tourner pour vous si vous n'écrivez pas ce que les gens souhaitent lire. *(Elle pose ses poèmes sur son bureau.)* Je vous les donne, cela vous inspirera peut-être.

Strindberg :

Merci.

La femme du propriétaire :

Demain. Pas un jour plus tard, si vous ne payez pas, vous êtes dehors.

Strindberg :

Ayez la bonté de sortir d'ici.

La femme du propriétaire :

Monsieur Stenholm sera sur pied demain matin. Il viendra lui-même chercher le loyer.

Strindberg :

JE N'AI PAS D'ARGENT.

La femme du propriétaire :

Il serait peut-être temps d'en trouver alors, Strindberg. (*Elle se tient devant lui.*) Vous n'êtes rien du tout. Vous parlez à tort et à travers... à quoi ça sert ? Trouvez un travail comme tout le monde. C'est mon conseil, en toute amitié. (*Elle le contemple.*) Est-ce que Strindberg entend vraiment ce que je dis?

Strindberg :

J'entends.

La femme du propriétaire :

J'ai raison, oui ou non ?

Strindberg :

Sûrement.

La femme du propriétaire :

Vous préférez vous laisser aller.

(*Strindberg tombe péniblement à genoux.*)

Strindberg :

Je vous demande tout simplement de partir d'ici.

La femme du propriétaire :

Puisque vous êtes déjà à genoux, veuillez avoir la gentillesse de lacer ma chaussure. (*Strindberg lace la chaussure.*) Merci. Donc demain, si Strindberg ne reste pas chez lui l'après-midi, il sera mis à la porte le lendemain. Lisez mes poèmes, je pense qu'ils vous seront en aide, Adieu.

(*La femme du propriétaire s'en va, Strindberg reste à genoux ensuite il s'allonge par terre.*)

Strindberg :

Je veux tout simplement qu'on me foute la paix... Et voir si je vau quelque chose...

(*Strindberg cache son visage comme s'il se mettait à pleurer.*)

SCENE V

(*Strindberg se lève et retourne dans le foyer des artistes du théâtre Royal de Stockholm, là ou tout à commencé. L'actrice est là, elle s'exerce de façon un peu détachée au menuet de Strindberg. Ils se découvrent.*)

L'actrice :

Finalement tu l'as faite ton entrée ?

Strindberg :

Oui.

L'actrice :

Comment ça s'est passé ?

Strindberg :

Tu essayes de m'offenser ?

L'actrice :

Je ne voulais pas dire ça comme ça.

Strindberg :

On ne sait jamais ce que les gens pensent... Mais j'ai fait mon entrée en temps voulu, j'ai fait mes sept pas, j'ai plié mon genou, j'ai livré ma réplique et ma lettre, je me suis relevé, j'ai présenté mon arme puis j'ai quitté la scène... Cela m'a pris dix-neuf secondes. J'attends plus de deux heures pour faire mon entrée qui dure exactement dix-neuf secondes.

L'actrice :

Et le menuet ?

Strindberg :

Ils l'ont sucré parce que Oskarsson a tellement traîné en longueur ce soir. Je ne retourne plus jamais sur scène.

L'actrice :

Pourquoi Pas ?

Strindberg :

Parce que les pantalons ont craqué quand je me suis penché devant Oskarsson. Il l'a vu ! Il m'a lancé un regard méprisant. Je ne veux plus me laisser humilier de cette sorte.

L'actrice :

Si les pantalons se sont décousus c'est de ma faute, je les ai mal recousus.

Strindberg :

Tant mieux qu'ils se sont décousus, j'ai vu clairement ce qui se déroulait sur scène. Bien plus clairement que jamais.

L'actrice :

Qu'est-ce que tu as vu ?

Strindberg :

Une escroquerie.

L'actrice :

Laquelle ?

Strindberg :

La mienne. Je n'ai rien à faire sur scène. Tu avais raison, je ne suis pas fait pour ça.

L'actrice :

Je n'avais pas l'intention d'être si dure...

Strindberg :

Tu avais raison, c'est pourquoi je m'en vais. Je prends la porte et je ne reviendrai jamais.

L'actrice :

Qu'est-ce que tu vas faire.

Strindberg :

Je pourrai être veilleur de nuit ou bien me suicider.

L'actrice :

Maintenant tu dis des choses bizarre encore... Comme si tu jouais dans une pièce.

Strindberg :

Oui.

L'actrice :

Pourquoi dois-tu prendre tout au sérieux comme ça ? Mon Dieu... Il y a pire que de faire de la figuration ? Tu n'as pas de fiancée ?

Strindberg :

Une fille toute simple de l'archipel.

L'actrice :

Aussi simple que moi ?

Strindberg :

Non, tu as des rêves, elle n'en a pas.

L'actrice :

Toutes les femmes en ont, du moins, se marier et avoir des enfants.

Strindberg :

Tu as raison, elle veut me mettre le grappin dessus. Elle me propose d'acheter une part du bateau de son père. Entre nous il n'y a pas seulement la mer, il y a un abîme.

L'actrice :

Tu ne peux pas prendre les choses plus calmement ? Pourquoi tu t'excites tout le temps ? La vie est comme elle est. Je n'ai jamais rencontré un homme qui disait autant de connerie que toi. Tu ne peux pas être comme tout le monde ?

Strindberg :

Ils sont comment ?

L'actrice :

Comme moi !

Strindberg :

Tu es comment ?

L'actrice :

Simple, bienveillante mais dangereuse si on me touche. (*Strindberg s'avance vers elle vivement et lui touche l'épaule.*) Pourquoi tu fais ça ?

Strindberg :

J'attends que tu sois dangereuse.

(L'actrice prend sa main.)

L'actrice :

Comme ta main est petite ... comme celle d'une fille... *(Strindberg essaie de l'attirer vers lui.)* Non, je ne voulais pas de mal. *(Soudain, Strindberg se raidit, il fait un pas en arrière et la regarde fixement.)* Qu'est-ce qu'il y a ? *(Strindberg l'a fixe du regard.)* Pourquoi me fixes-tu comme ça ? Qu'est-ce que tu as ? tu vas être bizarre encore ? *(Elle crie.)* Arrête de me fixer !

Strindberg :

Je sais comment la pièce continue et comment elle va se terminer...

L'actrice :

Là ou je serais assise entrain de recoudre tes pantalons ? Jamais. Je ne veux pas faire partie de ce truc, je m'en vais.

Strindberg :

(Entièrement calme mais avec beaucoup d'autorité.) Tu ne peux pas.

L'actrice :

Qui m'en empêchera?

Strindberg :

Moi.

L'actrice :

Il s'est passé quelque chose. J'ai pris ta main...

Strindberg :

J'ai fait une découverte.

L'actrice :

(S'énerve la deuxième fois.) Tu ne peux pas être entièrement normal seulement un instant? Et expliquer pourquoi tu débloques bordel ?

Strindberg :

La réplique est bonne mais il faut rayer les gros mots.

L'actrice :

Ce n'est pas une réplique, c'est moi qui te parle !

Strindberg :

(Ne se laisse pas interrompre.) Tu es dure à la surface, mais si on gratte un peu, la faiblesse apparaît.

L'actrice :

Je m'en vais maintenant.

J'enlève la porte.

Strindberg :

Tu ne peux pas, elle est là, elle est réelle.

L'actrice :

Tu as menti !

Strindberg :

L'actrice :
 Au sujet de quoi ? Que je devrais partir mais c'est la vérité. Je serai bientôt partie. Demain tu pourras raccommoder tes pantalons toi-même, parce que tu seras là demain aussi. Je le sais. J'ai vu venir des figurants depuis qu'ils sont jeunes. Ils ont donné toutes les lettres, portés tous les morts, ils sont entrés comme une foule en marche et ils ont vieilli, mais ils ont continué à venir ici comme des spectres. Continués à attendre de faire leur entrer. C'est ce qui arrivera à toi aussi.

Tu as menti !

Strindberg :

L'actrice :
 C'est comme ça que ta pièce se termine ? On se hurle dessus et on se déchire ?

Strindberg :
 Pas du tout. L'homme est comme d'habitude calme, tandis que la couturière essaie de tisser ses mensonges afin que ça ressemble à quelque chose comme un palais. Le palais des mensonges. Mais elle n'y parvient pas, l'homme est trop fort.

Ah, petite merde, ça serait toi qui seras trop fort ?

L'actrice :

Je te perce à jour, tu croyais que tu pouvais me tromper. Tu y es presque parvenu, mais finalement j'ai vu.

Strindberg :

Quoi ?

L'actrice :

Strindberg :
 Tes poignets. (*L'actrice retire rapidement ses bras, instinctivement, comme pour cacher quelque chose.*) Trop tard ! (*Strindberg attrape ses bras.*) Deux poignets, pas de cicatrices, un manoir jaune, des abus, un monstre, un suicide. Mais pas de cicatrice ? Comment ça se fait ? Il n'y avait pas de manoir jaune. Il n'y avait pas d'August Homan. Tout ça n'était que mensonges.

Tout s'est déroulé exactement comme je l'ai décrit.

L'actrice :

Non. Quelque chose est arrivé... Autre chose ?

Strindberg :

L'actrice :

Je ne mens pas aussi bien que toi.

Strindberg :

Je ne mens pas, j'écris !

L'actrice :

Personne ne t'a promis un début.

Strindberg :

CE N'EST PAS VRAI.

L'actrice :

Vrai ! parce que j'étais assise au deuxième rang, j'écoutais ta scène. Je t'ai vu sur scène. Un personnage ridicule qui ouvrait la bouche comme un poisson à terre et qui devait représenter un chef bandit !

Strindberg :

On ne parle pas de moi. On parle de toi, qui est là entrain d'inventer une vie qui ressemble à un mauvais feuilleton. Je sens une odeur...du punch. Des poches noires sous les yeux. Emma Andersson, qui est-elle ? Je ne sais pas. Mais j'imagine ! Qu'elle a du être serveuse, qu'elle s'est habituée à la boisson, les cigares et les pinces fesses. Peut-être qu'un jour elle s'est laissé tenter. Pourquoi pas par un homme qui venait du Västergötland ? Un commerçant de passage dans la capitale ? Peut-être que ça s'est passé ainsi ? Peut-être qu'il y a même eu un enfant dans l'histoire ? Hein ? Ça s'est passé comme ça ? Il y a eu un enfant ? Pas de réponse. Ça a pu se passer ainsi. L'enfant a été placé quelque part, elle a eu honte. Elle s'en tire et attéri ici au théâtre avec un rêve délirant de devenir comédienne. Pour ne pas être complètement brisé elle s'invente une vie. Un manoir jaune, un monstre... Ça me dégoûte !

L'actrice :

C'était presque vrai.

Strindberg :

Il manque quelque chose ?

L'actrice :

Il était capitaine. Si on doit parler de mensonge, on peut parler de lui. Il mentait.

Strindberg :

C'était un séducteur. Ce n'est pas la même chose, mais ça ne devait pas être si difficile !

(L'actrice gifle Strindberg et lui rend immédiatement le coup.)

L'actrice :

Si je me mets à hurler ? Qu'est-ce qui se passe ? Le régisseur arrive en courant, il s'aperçoit que tu m'as frappé et ta carrière dans le théâtre est terminée.

Strindberg :

Ce qui n'a jamais commencé ne peut pas se terminer ! je veux tout simplement savoir ce qui s'est réellement passé. Tu as eu un enfant ?

L'actrice :

Il est mort. *(L'actrice commence à pleurer, Strindberg est pantois, il regarde dans la direction de la porte.)*

Strindberg :

Il vaut mieux partir, la représentation est bientôt terminée.

L'actrice :

Pourquoi tu n'as pas pu me laisser tranquille ?

Strindberg :

Je croyais voir devant moi une pièce de théâtre. A propos de gens comme nous, qui devrait être écrit, rien d'autre.

L'actrice :

Ecris-là alors ! Tu sais tout maintenant. Tout ce que tu devrais savoir.

Strindberg :

Personne ne l'a joué...

(Pause.)

L'actrice :

Je m'en vais maintenant. Tu viens ou tu restes ?

Strindberg :

J'ai nulle part où aller.

L'actrice :

Putain, qui sait où aller ? Tu es trop bizarre pour moi. C'est mieux comme ça.

Strindberg :

Cette pièce, il va bien falloir l'écrire. Quand le temps sera venu.

L'actrice :

Quand ça ? *(Strindberg ne répond pas.)* Tu ne réponds pas ? Et je ne sais rien de ce que tu penses... Rien du tout... Mais c'est probablement mieux comme ça... *(L'actrice rassemble ses affaires de couture.)* Si tes pantalons se décousent demain, dit au régisseur de demander à quelqu'un d'autre de les recoudre. Dis lui que ce que je fais ne vaut rien.

Strindberg :

Je ne reviendrai pas ici.

L'actrice :

Non... Mais quand même... Au cas où tu changerais d'avis.

Strindberg :

Je te demande pardon.

L'actrice :

Pourquoi ?

J'ai dévoilé ton secret.

Strindberg :

L'actrice :

Qu'est-ce que ça peut bien faire ? J'inventerai une nouvelle histoire demain. Un jour j'irai peut-être dans l'hôtel où tu seras veilleur de nuit. À ce moment-là, je te la raconterai.

Strindberg :

Merci. (*Rapidement.*) Je suis quelqu'un de très seul.

L'actrice :

Je l'ai bien compris.

Strindberg :

Je ne sais pas du tout ce qui va arriver...

L'actrice :

Est-ce qu'on le ne sait jamais ?

Strindberg :

C'est comme si la vie ne commençait jamais...

L'actrice :

J'y vais maintenant.

Strindberg :

Oui.

(*L'actrice se tient de façon indécise, comme si elle espérait que Strindberg l'accompagne.*)

L'actrice :

Il a dit qu'il y avait...

Strindberg :

Quoi ?

L'actrice :

Le manoir jaune... Je crois que c'était vrai. Même si tout le reste n'était que mensonge.

Strindberg :

Il y a toujours un fond de vérité. Une petite graine, si on réussit de la mettre dans la terre, et d'enlever toutes les mauvaises herbes. A ce moment-là elle peut survivre... Ça sera difficile. C'est comme si je sombrais tout le temps.

L'actrice :

Sombrier ? Comment ça ? Tu ne peux pas expliquer ce que tu veux réellement dire ? Seulement ça ? rien d'autre ? Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

(Strindberg ne répond pas. L'actrice s'en va. Strindberg erre dans la pièce, regarde autour de lui, comme s'il découvrait pour la première fois la pièce dans laquelle il se trouve. Il s'arrête et regarde vers le haut.)

Strindberg :

Je veux tout simplement savoir si je vau quelque chose...*(Il hurle de façon enragée.)* Rideau ! Chargez ce putain de rideau !

(Noir.)